

Interview de M. François Gachoud

TEXTE: JEAN PINESI
PHOTOS: CHARLY RAPPO/ARKIVE.CH

Coopération. Vous parlez de la montagne comme d'une passion et vous dites que vivre, c'est être passionné. Qu'est-ce que la passion selon François Gachoud?

François Gachoud. C'est un engagement de tout notre être en vue d'une expérience de vie intense. Nous tendons tous, je crois, à vivre intensément. Je fais allusion dans ce livre à une intensité de la qualité de la vie, des valeurs qui font sens. Fréquenter la montagne pour moi n'est pas d'abord pratiquer un savoir-faire technique – certes nécessaire pour une grande ascension –, c'est approcher un savoir-être qui nous invite à la sagesse.

Après des années d'expérience, avez-vous conservé intacte cette passion?

Oui, parce qu'elle a nourri intérieurement mon cœur et mon esprit. Plus la passion nous habite, plus elle croît. Aujourd'hui, il reste la marque d'une joie qui m'a porté au-delà de moi-même et qui est, quelque part, inexprimable avec des mots. Un peu comme l'amour entre deux êtres ou celui des parents pour leurs enfants.

Eprouvez-vous toujours la peur du vide?

Non. Il faut distinguer la peur du vide – qui peut s'apprivoiser – et le vertige, qui est un dysfonctionnement de l'équilibre. Celui-ci ne s'apprivoise pas. Jeune, j'ai eu, comme tout le monde, peur du vide. Mais plus je gravissais des montagnes, plus je l'apprivoisais. Et plus le vide m'apparaissait désirable, comme une dimension de liberté, d'expansion de l'esprit et de profondeur. Il y a dans le vide, la fascination d'un espace infini.

L'alpiniste qui a été confronté au danger, voire à l'accident, a-t-il ensuite peur toute sa vie lors d'une ascension?

Je ne pense pas, car tout alpiniste est conscient du respect qu'il doit avoir pour la montagne. La règle pratique que tous les alpinistes honorent est avant tout la prudence. Ceux qui pratiquent la montagne par métier, comme les guides, le savent bien et prennent toutes les précautions pour éviter les accidents.

La montagne apparaît souvent comme un symbole. Vouloir la gravir traduit-il un besoin de s'élever spirituellement?

Certainement. Quand on s'élève avec le corps, l'esprit ne cesse de participer à cet effort corporel. Cette unité étroite – qui est une sensation du rapport corps-esprit – vous pénètre et, en même temps, vous éprouvez le sentiment que la montagne, par sa puissance, sa majesté, vous dépasse. Qu'elle est habitée elle-même par le mystère et par l'esprit.

Vous parlez de la montagne comme d'un être vivant...

Quand on pratique la haute montagne, on pourrait croire que le rocher et la glace sont un monde inerte, donc mort. Il n'en est rien à mon sens. Le monde minéral aussi est vivant et fascinant dans la mesure où il met tous les sens en éveil. Il transforme ainsi l'alpiniste en une sorte d'artiste qui cherche sa partition musicale dans le rocher, au cœur du silence où les choses sont fortement présentes. En montagne, le monde vous est présent comme au premier jour.

Vous dites que la corde est la forme la plus expérimentale de la foi: pouvez-vous vous expliquer?

La corde est le symbole du lien. Dans une ascension, vous attachez votre vie à celle d'un autre.

Ce lien est très fort, car très concret à chaque pas. Il est évident qu'il suppose la confiance en votre compagnon de cordée. Et la confiance, c'est la foi.

Vous êtes croyant?

Oui. Dans le chapitre «Montagnes de Dieu», j'ai essayé de témoigner de ce qui dépasse l'homme. Dans une ascension au sens spirituel du terme, on peut sentir la mystérieuse présence de Dieu.

D'après le sens symbolique que vous lui donnez, la corde est aussi l'expression matérielle de l'amitié?

Certainement. Chaque fois que vous effectuez une ascension avec un compagnon ou une compagne de cordée, vous vivez un moment d'amitié assez pur. Ce n'est jamais une attirance physique qui vous lie, mais un état d'esprit commun. L'amour implique des composantes physiques, l'amitié non. Il s'agit plutôt de communion spirituelle.

Vous écrivez que l'ascension modifie le rapport au temps et vous parlez d'un «éternel présent».

Qu'entendez-vous par-là?

Le temps de l'ascension correspond à la durée de la marche. Dans ce cas, le temps est une durée qui s'éprouve dans la longueur – six heures, huit heures. Mais, quand après avoir donné tout votre corps à la montagne pour arriver au sommet, tout d'un coup, le rapport au temps change. Vous entrez dans une autre dimension. Vous éprouvez une joie qui crée un sentiment de dilatation de l'âme.

Mais vous êtes toujours dans le temps qui passe...

Au sommet, la marche s'arrête. Le temps n'est plus fractionné en pas qui s'additionnent. Le passé de la longue marche se retire et il ne reste plus que l'instant présent. Vous avez un avant-goût de l'éternité comme de quelque chose qui est à la fois hors et au-delà du temps. Le présent est tellement intense qu'il concentre tout. Les mots nous font défaut pour bien parler de ce genre d'expérience, mais les poètes peuvent la suggérer.

Encadré:

Portrait

Une vie pour la montagne

Carte d'identité. François Gachoud est né à Fribourg le 29 avril 1941. Son fils Laurent est comédien-humoriste. Il joue actuellement dans la revue de Servion.

Formation. A fait ses études à l'Université de Fribourg, puis a enseigné la philosophie et la littérature française au niveau secondaire supérieur.

La montagne. A pratiqué la haute-montagne toute sa vie. La passion lui a été transmise par son père.

Ascensions. A gravi presque tous les 4000 de Suisse.

Moments marquants. L'ascension du Cervin – «La montagne la plus harmonieuse en même temps que la plus escarpée. Elle touche au sublime» – et de l'arrête Nord du Weisshorn – «Une montagne dont la puissance, l'élégance et la profondeur laisse un souvenir ineffaçable.»

A publié aussi. «Par-delà l'athéisme», éd. du Cerf. Préface de Luc Ferry (octobre 2007). Un essai qui a pour but d'explorer une voie nouvelle par-delà les oppositions qui caractérisent l'athéisme et les philosophies de la transcendance.

Le livre. «Sagesse de la montagne», François Gachoud, éd. Saint-Augustin. Préface de Jean Troillet.